

FRANK DEROCHE

# BIO

roman

*nrf*

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Le Dilettante*

EFFETS SECONDAIRES, 2002

LA QUEUE DU FAISAN FRÔLE LES PIVOINES, 2003

*Aux Éditions du Rocher*

LES PAROLES DE BILLIE JEAN, 2007

LE CHIEN ENDORMI, 2008

**BIO**



FRANK DEROCHE

# BIO

roman

*nrf*

GALLIMARD



*Aux moches.*  
*Aux mal calibrés.*



*N'encombre pas ce qui doit rester  
accueillant au vide.*



Sarah venait de m'avouer qu'elle s'était mise à boire son urine. Je l'aimais beaucoup, c'était même ma meilleure amie, mais là, je ne pouvais plus la suivre. Elle avait commencé par me lire un chapitre du *Dalai Tantra*, où Shiva expliquait à sa compagne Parvati tous les bienfaits qu'il retirait de son urine. Dans la tradition sanscrite, on appelait cette pratique *amaroli*. En Inde, aujourd'hui encore, boire aux eaux de sa propre citerne était une chose courante.

Utiliser *amaroli*, c'était se réconcilier avec ses propres fluides. On réapprenait à aimer son corps, à l'accepter jusque dans ses rejets. La plupart des buveurs prélevaient leur urine en milieu de jet, le matin. Certains se la servaient chaude et nature, d'autres la mélangeaient à du jus de fruit. On en recommandait parfois la prise sous la forme de gouttes, plusieurs fois dans la journée.

Dès la première gorgée, Sarah sentait une force vitale la pénétrer. *Amaroli* était une manifestation de l'intelligence cosmique. Comme Shiva, elle s'en servait pour éveiller sa *kundalinî*. Toutes sortes de maux pouvaient

être traités par quelques gargarismes. Grâce à sa vessie, chacun possédait sa pharmacie personnelle.

Plus de trois millions d'Orientaux buvaient leur urine à des fins préventives ou curatives, comme produit de beauté ou comme purgatif. Chez une personne saine, elle était normalement stérile. Bien sûr, son goût et sa qualité dépendaient des aliments ingérés.

En y réfléchissant, j'aurais moi-même peut-être pu en boire si j'avais été coincé dans les débris d'un immeuble, ou perdu en mer, dans une embarcation de sauvetage. Je n'en voyais pas l'intérêt dans la vie courante. Pour moi, c'était comme manger ses rognures d'ongle ou ses crottes de nez.

Il n'y avait que le premier pas qui coûtait, affirmait Shiva qui montrait à Parvati que les arbres poussaient et produisaient mieux lorsqu'ils étaient nourris par la décomposition de leurs propres feuilles. Avec *amaroli*, c'était le même principe. On travaillait sur la signature de son corps. Uriner, comme le chantait le *Dalai Tantra*, c'était écrire avec l'encre de son âme.

Le docteur Bailleul, à l'origine de la conversion de Sarah, lui avait expliqué que le liquide amniotique dans lequel baignait le fœtus humain était avant tout de l'urine. Pendant la gestation, le bébé ingérait ce liquide de façon continue, car il urinait vingt à trente fois par jour. Il connaissait donc le goût d'*amaroli* avant celui du lait de sa mère. En souvenir de cette époque, Louis Bailleul conseillait donc non seulement de boire son urine, mais d'en répandre sur sa peau, ses cheveux, en gouttes dans ses yeux et ses oreilles, en douche vaginale, ou en bain de siège.

Certains de ses patients optaient pour des massages à

l'urine vieillie. Sarah n'avait pas encore essayé, car elle cherchait un partenaire qui accepterait de lui masser le dos. Pour l'instant, elle n'était pas parvenue à convaincre Kaneo, son masseur shiatsu, qui était resté froid et silencieux quand elle avait essayé de l'emmener sur ce terrain. Kaneo ne pouvait que connaître *amaroli*, mais en praticien shiatsu qu'il était, il ne massait qu'à travers les vêtements. Sarah lui avait alors parlé d'une amie qui lui avait raconté que... une fois par an, quand elle était très très fatiguée... que cette amie... comment dire... pratiquait une cure d'eau dorée et buvait à la fontaine de la compassion. Kaneo avait coupé court à ces bavardages en lui enroulant la tête dans son tapis de sol. Sarah avait fini par se taire et s'était résolue au massage à sec.

Moi, jusqu'à cette journée du mois de mars 2006, j'étais bien incapable d'admettre ce que je ne comprenais pas. J'étais sans superstition, sans croyance. Jeune, insouciant. Dès que je l'avais vue, pourtant, quelque chose s'était déchiré en moi. Un voile était tombé, une porte s'était ouverte. Sarah, qui connaissait tout le monde, ne l'avait jamais rencontrée. Elle venait de Stockholm. Elle s'appelait Magda. C'était la troisième année qu'elle passait en France, à Paris, dans ce 11<sup>e</sup> arrondissement où j'avais presque toujours vécu. Son appartement se trouvait sous les toits, cour de la Colombière. J'aimais l'odeur de pop-corn et la lumière de ce studio qui n'avait que trois lucarnes ovales, mais qui répercutaient bien le bruit de la pluie parisienne.

Je venais d'avoir vingt-cinq ans. Mes amis me répétaient que j'avais de la chance, que mon père me donnait beaucoup d'argent, que j'étais beau, vraiment beau.

Je ne pouvais pas leur donner entièrement tort, même s'il existait pour moi d'autres formes de chance. Oui, j'avais quelque chose qui faisait que tout devait me sourire. Avant même que j'aie parlé, tout le monde était déjà disposé à être de mon avis. Je n'avais qu'à passer par une rue ou me montrer à une terrasse de café pour me créer dans la foule des amis ou des admiratrices. J'étais dispensé de tous ces frais d'esprit ou d'humour auxquels la laideur oblige, dispensé de toutes ces qualités morales qu'il faut pour remplacer la beauté physique.

Dans mon enfance et jusqu'à ma majorité, je n'avais jamais regardé les femmes qu'avec indifférence. Ma mère était morte toute jeune d'un cancer. Ma grand-mère et ma tante, atteintes par la sclérose en plaques, avaient disparu la même année. Jusqu'à mon départ de la maison, je n'avais été entouré que de visages masculins, comme ceux de mes frères, Martin et Benjamin, qui m'avaient élevé et pour ainsi dire tenu à l'écart du sexe opposé. Jusqu'à l'année de mes vingt ans, je n'avais à peu près connu que les corps musclés et épilés des body-builders du Fitness center, dont les vestiaires donnaient sur ma chambre.

Mes amis me répétaient que les femmes étaient des dindes, qu'elles étaient les ennemies de toute légèreté, qu'elles voulaient de l'argent, des enfants, et qu'à trente ans à peine elles raisonnaient comme des retraitées. Martin et Ben, eux, me disaient qu'elles s'abandonnaient, qu'elles se laissaient vivre comme des reptiles au soleil. Il n'y avait guère que mon père qui était un peu plus indulgent avec elles, même s'il n'avait jamais refait sa vie depuis la disparition de ma mère.

Mon indifférence à séduire n'étonnait personne autour de moi. On pensait que je devais me suffire à moi-même. Je ne me sentais pas seul pour autant. Je ne me montrais ni froid ni renfermé. J'étais plongé dans un grand calme, comme dans une cour de récréation vide. C'était une complicité avec moi-même que je sentais passagère et que je voulais savourer.

Magda m'était apparue pour la première fois un mercredi, vers les quatre heures, salle Henri-Bergson. Elle dominait toutes les autres étudiantes d'une tête. Elle avait un petit sourire aux lèvres, quelque chose d'indéfinissable qu'elle avait conservé jusque dans le couloir, où son regard avait croisé le mien le temps de briller et de s'éteindre.

Aucun des deux ne comprenait vraiment les intentions de l'autre. Cette incertitude était comme une ombre. Elle avait un air triste et incompris. J'avais senti que quelque chose d'important s'annonçait, quelque chose que je n'avais encore jamais ressenti, comme une promesse dont j'ignorais la nature. Il n'y avait rien de plus puissant à cet instant.

Pendant deux longs mois, tous les mercredis suivants, au même étage, devant la même salle, ses yeux rencontraient les miens dans un cérémonial qui ne durait jamais plus d'une seconde. Malgré sa brièveté, c'était toujours un moment étrange, qui laissait des traces pour le reste de la semaine.

Magda était grande, aussi grande que moi, et hautaine, si j'en jugeais par ce regard un peu froncé, cet œil dont je n'aurais pu définir la couleur. Elle avait des joues creuses, des pommettes haut perchées et des traces

d'acné sur le front. J'avais deviné qu'elle était étrangère, même si son type physique pouvait passer pour français. Elle était blonde, naturellement, mais d'une teinte si terne et si cendrée que les blondes ordinaires ressemblaient à côté d'elle à des oiseaux exotiques. Moi, je m'ennuyais dans mes études. J'étais inscrit en deuxième année de doctorat. J'écrivais une thèse sur la langue étrusque. J'employais toutes les deux ou trois pages l'expression *mutatis mutandis*, dont je ne me rappelais jamais la signification exacte. Elle permettait, d'après Françoise Fréhel, ma directrice de recherche, qui l'employait elle aussi toutes les cinq minutes quand elle était au micro, de ne pas céder aux facilités du rétrospectif — c'étaient ses mots.

Non, je n'avais pas la plus petite idée des pensées qui se cachaient derrière la physionomie assez masculine de Magda, dont j'avais entendu prononcer le nom par une de ses amies. Cela paraissait compliqué, mais c'était tout simple en réalité. En la voyant, j'éprouvais comme une paix, un calme que je n'avais jamais connus.

Je trouvais dans son visage une ressemblance avec Porsenna, le roi des Étrusques, qui avait des traits plutôt féminins. L'espace d'une seconde, le corps de Magda s'était même superposé à celui du vase sur lequel je travaillais, l'unique trace de Porsenna en marche pour Rome.

Françoise Fréhel affirmait que tout esprit résonnait avec les autres, et que l'on pouvait de cette manière expliquer les impressions de déjà-vu, l'inspiration soudaine... Il y avait sur la paroi interne de l'antiquité que j'étudiais une scène de libations où les femmes figuraient presque à parité, ce qui était étonnant dans le

monde antique. Ces femmes avaient toutes des visages masculins. Elles n'étaient reconnaissables qu'à leur poitrine, dont le volume était à peine plus important que celui des pectoraux des participants mâles. Ce vase me fascinait, même si j'avais encore du mal à déchiffrer l'alphabet, qui n'était pourtant qu'un alphabet grec modifié, assez proche du latin, dont il était le père, selon Françoise Fréhel.

Mes excréments sentaient bon. Ils étaient d'une couleur franche, bien moulés. J'avais une musculature fine, des fesses rondes, un sexe de bonne taille. J'étais végétarien depuis l'âge de quatorze ans, mais j'aimais cuisiner, et pas seulement du tofu. J'invitais souvent dans cet appartement que mon père, avec ses grosses liasses, m'avait acheté pour mes vingt ans. On trouvait toujours qu'il était vide, et c'était vrai, tout à fait vrai, je ne l'avais jamais meublé. La petite dizaine d'objets qui m'appartenaient étaient disposés dans le respect de la formule des huit demeures et des méthodes d'archipuncture.

Comme à son habitude, mon frère Ben était très en retard ce soir-là. Tout était toujours compliqué avec lui. Je ne l'avais pas revu depuis Noël. J'avais préparé plusieurs plats et plusieurs desserts que Sarah m'avait fait connaître. Je voulais lui parler de Magda et mettre aussi les choses au point à propos de Colombe, sa petite amie. Ben m'avait annoncé qu'il arriverait d'ici deux heures, que je ne devais pas l'attendre pour manger. J'étais déçu, je n'avais plus faim. J'avais passé l'après-midi à préparer cette soirée.

Mon frère était ce que l'on appelait un bon vivant. Avec lui, il fallait aimer l'optimisme. Il disait que le bonheur le suivait partout comme son ombre. Ben s'appelait en réalité Christophe, mais ce prénom déjà démodé à sa naissance était trop banal pour lui. Dès qu'il avait eu vent de l'adjectif, il s'était aussi proclamé métrosexuel, ce qui lui donnait le droit d'utiliser beaucoup de cosmétiques, beaucoup d'eau de toilette. C'était peu dire. En fait, dès qu'il ouvrait une porte, c'étaient des parabènes et des phtalates plein la pièce. Il avait aussi tellement de tatouages, son torse ressemblait à celui du rappeur Booba.

En y réfléchissant, mon frère aurait eu du mal avec mon repas. Non, même préparées par mon père, il n'avait jamais aimé les terrines végétales. Au lycée, déjà, il mangeait de la *junk food* toute la journée : nuggets de poulet, chips, beurre de cacahuètes et Dragibus... Nous l'appelions Benjamin le Chimique. Le matin, il mélangeait la gelée royale fraîche que mon père achetait à prix d'or à du Sunny Delight. Tout ce qui comptait, c'était son bien-être immédiat. Quelque chose lui manquait dans sa façon de penser et de percevoir. Il évoluait toujours comme si quelqu'un l'admirait, comme si chacun de ses gestes comptait. Avec sa bouche pulpeuse, son arc de Cupidon bien dessiné, il avait un beau visage, mais ses oreilles restaient sourdes à toutes nos recommandations. Avec lui, le dilemme du dîner était celui du potage Knorr ou de la soupe Liebig.

Après tout, il se sentait bien dans son paradis chimique. Après tout, il n'y avait pour lui aucun mal à ignorer les bienfaits du seitan ou du quinoa. Je ne le voyais presque plus depuis qu'il vivait à Marcq-en-Barœul avec Colombe,

sa nouvelle petite amie. Et puis, il était très pris par son travail, son œuvre scientifique, comme il l'appelait.

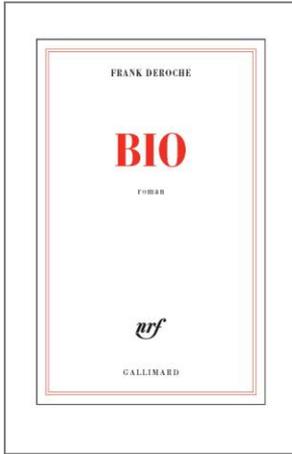
Mon frère travaillait sur *Alienor*, une version cousine du programme d'entraînement cérébral du docteur Kawashima, une version pour dames du logiciel qui prenait en compte les spécificités des raisonnements féminins. Ce projet n'était pas encore au point en dépit des deux années de financement supplémentaires consenties par la firme scandinave qui l'employait. Chaque fois qu'il en parlait, il m'assurait pourtant que je pourrais trouver d'ici à trois mois *Alienor* dans tous les supermarchés.

Benjamin était intelligent et créatif bien sûr, mais il vivait dans une tension et une compétition permanentes. Avec tous les produits carnés qu'il consommait, il avait une tendance naturelle à l'excitation mentale.

Un orage s'annonçait. Des grognements descendaient sur l'immeuble, des nuages noirs comme des hématomes enveloppaient le génie de la Bastille. En attendant que l'orage éclate et que mon frère sonne enfin à la porte, je me revois avaler une gélule de maté et allumer deux bougies au citrus. J'avais beau tendre l'oreille, tout était calme de tous côtés. C'était étrange, mais j'avais l'impression que Benjamin ne viendrait plus, que je ne le reverrais pas dans cette existence. C'était quelque chose que je flairais comme un chien, la truffe en l'air. Je ne savais que faire de cette sensation, comment la traiter. Depuis quelques minutes, des souvenirs déplaisants me montaient à la tête : ma mère bien sûr, et puis toutes les disputes à propos de Colombe, que mon frère voulait épouser et qu'il me soupçonnait de détester. Chez

*Composition : Graphic Hainaut*  
*Achevé d'imprimé*  
*sur Roto-Page*  
*par l'Imprimerie Floch*  
*à Mayenne, le 5 décembre 2010.*  
*Dépôt légal : décembre 2010*  
*Numéro d'imprimeur :*  
ISBN 978-2-07-013105-1/Imprimé en France.

**177812**



# Bio

## Frank Deroche

Cette édition électronique du livre  
*Bio de Frank Deroche*

a été réalisée le 27 décembre 2010  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070131051).

Code Sodis : N45068 - ISBN : 9782072415852.  
Numéro d'édition : 177812.